

Les Connaissances Linguistiques en Belgique

Jonathan VAN PARYS & Sven WAUTERS*
Assistants au Centre de Recherche en Economie, FUSL

31 August 2006

Abstract (FR)

Ce court texte résume et tente d'expliquer la situation belge actuelle en matière de connaissances linguistiques sur base des données nouvellement publiées par la Commission européenne (Eurobaromètre 2006). La première partie de cette note présente les principaux chiffres Belges. La seconde partie propose une tentative d'explication de l'écart important observé entre francophones et néerlandophones.

Taalkennis in België

Abstract (NL)

Deze nota biedt een overzicht van de huidige taalkennissituatie in België op basis van de meest recente gegevens gepubliceerd door de Europese Commissie (Eurobarometer 2006). Het eerste deel beschrijft de voornaamste empirische trends. Het tweede deel poogt het groot verschil tussen Franstaligen en Nederlandstaligen te verklaren.

Language Knowledge in Belgium

Abstract (EN)

This short text summarizes and attempts to explain the current language knowledge situation of Belgium making use of newly published data from the European Commission (Eurobarometer 2006). The first part of this note sketches the empirical situation. In the second part, we attempt to explain the important differences observed between the French and Dutch-speaking groups in the country.

* Jonathan Van Parys et Sven Wauters sont assistants au Centre de Recherche en Economie, Facultés universitaires Saint-Louis (Académie Universitaire Louvain), 43 Boulevard du Jardin Botanique, 1000, Bruxelles. Adresses électroniques: vanparys@fusl.ac.be et wauters@fusl.ac.be. Les auteurs remercient Xavier Wauthy pour ses commentaires.

1. QUELQUES DONNÉES

Les données actuelles les plus fiables sur la compétence linguistique des Belges sont fournies par l'enquête *Europeans and their Languages* (2006) menée de novembre à décembre 2005 pour la Commission européenne¹. Cette base de données contient un nombre important de caractéristiques individuelles, dont l'âge et la province de résidence des personnes interrogées².

1.1 Français et néerlandais

Quatre observations importantes émanent de ces données :

I. Seul 21,5% des Belges francophones disent connaître bien ou très bien le néerlandais, contre 52,2% de Belges néerlandophones qui disent connaître bien ou très bien le français. Soit un écart considérable d'environ 30%.

Le Tableau 1 ventile le pourcentage de résidents³ bilingues français/néerlandais dans chaque régions. Il indique clairement de très fortes disparités entre elles.

TABLEAU 1: POURCENTAGE DE BILINGUES FRANÇAIS/NÉERLANDAIS EN BELGIQUE, EN FLANDRE, EN WALLONIE ET À BRUXELLES

Belgique	Bruxelles	Flandre	Wallonie
39,5%	29%	52,5%	15,5%

Note : Sont considérées bilingues les personnes qui connaissent les deux langues bien ou très bien.

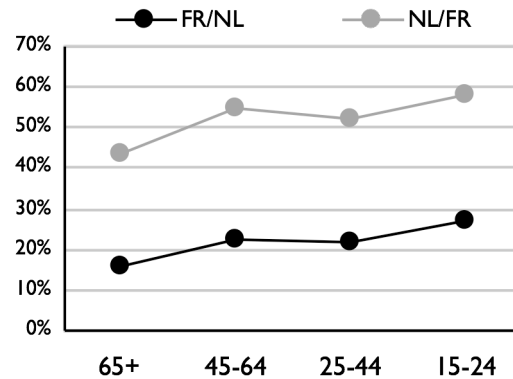
II. L'écart de connaissances entre les deux groupes ne semble pas avoir énormément évolué sur le temps. La Figure 1 montre en effet qu'il est de 28% pour les plus de 65 ans, de 32% pour les 45 à 64 ans, de 31% pour les 25 à 44 ans et de 31% aussi pour les 15 à 24 ans.

¹ La base de données est disponible auprès des auteurs.

² Les personnes interrogées attribuent un score à leurs connaissances linguistiques (très bien - bien - basique). Dans ce texte, nous ne considérons comme suffisantes que les connaissances « très bien » et « bien ». Voir Ginsburgh et Weber (2006) pour une brève discussion des avantages et inconvénients des enquêtes avec « auto-évaluation ».

³ Résidents dont la langue maternelle n'est pas nécessairement la langue locale, et qui ne sont pas nécessairement Belges.

FIGURE 1: POURCENTAGE DE BELGES FRANCOPHONES ET NÉERLANDOPHONES QUI CONNAISSENT BIEN OU TRÈS BIEN LA LANGUE DE L'AUTRE, PAR COHORTES D'ÂGE



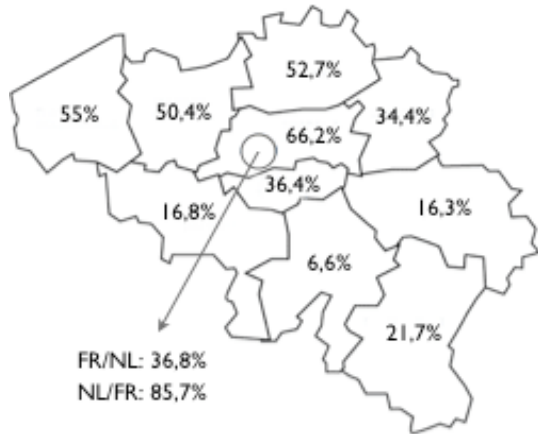
Note : FR/NL représente les bruxellois francophones qui parlent néerlandais bien ou très bien. NL/FR représente les bruxellois néerlandophones qui parlent français bien ou très bien.

III. Cependant, la Figure 1 met aussi en évidence une nette amélioration des connaissances, au sein des deux groupes linguistiques, entre les jeunes et les plus âgés (d'environ 70% pour les francophones et de presque 50% pour les néerlandophones).

IV. La Figure 2 met en évidence de fortes disparités dans les connaissances entre les différentes provinces. Toutes les provinces à proximité des frontières linguistiques ont une connaissance supérieure à la moyenne régionale. Les deux provinces avec les connaissances les plus élevées de la langue voisine sont donc le Brabant Flamand et le Brabant Wallon. La province du Luxembourg fait néanmoins exception à cette règle⁴. Une moyenne pondérée des connaissances dans les provinces de Namur et du Luxembourg, sociologiquement proches, serait vraisemblablement un meilleur indicateur de leurs niveaux de connaissance.

⁴ Le Luxembourg étant la province la moins peuplée de Belgique, l'échantillon pour la province dans la base de données est faible, et probablement peu fiable.

FIGURE 2: POURCENTAGE DE BELGES FRANCOPHONES ET NÉERLANDOPHONES DANS CHAQUE PROVINCE QUI CONNAISSENT BIEN OU TRÈS BIEN LA LANGUE DE L'AUTRE



Note: FR/NL représente les bruxellois francophones qui connaissent le néerlandais bien ou très bien. NL/FR représente les bruxellois néerlandophones qui connaissent le français bien ou très bien.

1.2 Anglais et autres langues

Trois observations importantes au sujet de l'anglais émanent de ces données :

I. Le Tableau 3 démontre que l'anglais est devenu la deuxième langue en Wallonie et à Bruxelles, alors qu'en Flandre, le Français reste la deuxième langue la plus connue.

TABLEAU 3: POURCENTAGE DE PERSONNES PAR RÉGION QUI CONNAISSENT L'ALLEMAND (DE), L'ANGLAIS (EN), LE FRANÇAIS (FR) ET LE NÉERLANDAIS BIEN OU TRÈS BIEN OU COMME LANGUE MATERNELLE

	DE	EN	FR	NL
Bruxelles	12%	36%	96%	31%
Flandre	18,5%	52%	53,5%	98,5%
Wallonie	2%	20%	100%	15,5%

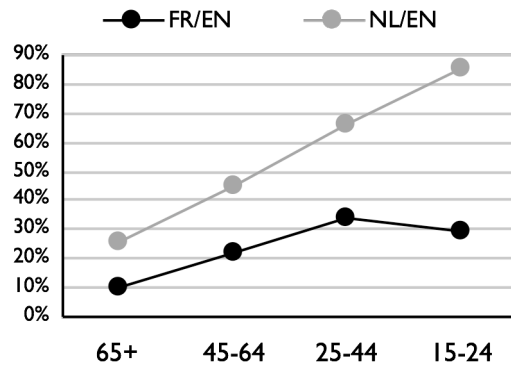
Néanmoins, le Tableau 4 met en évidence que si l'on s'intéresse à la cohorte d'âge la plus jeune uniquement (les 15 à 24 ans), il est évident que l'anglais ne tardera pas à devenir, en Flandre aussi, la deuxième langue.

TABLEAU 4: POURCENTAGE DES 15-24 ANS EN FLANDRE QUI CONNAISSENT L'ALLEMAND (DE), L'ANGLAIS (EN), LE FRANÇAIS (FR) ET LE NÉERLANDAIS BIEN OU TRÈS BIEN OU COMME LANGUE MATERNELLE

DE	EN	FR	NL
16%	82,6%	60%	100%

II. La Figure 3 illustre que l'écart généralisé entre Belges francophones et néerlandophones se manifeste également lorsqu'on examine leurs connaissances d'anglais.

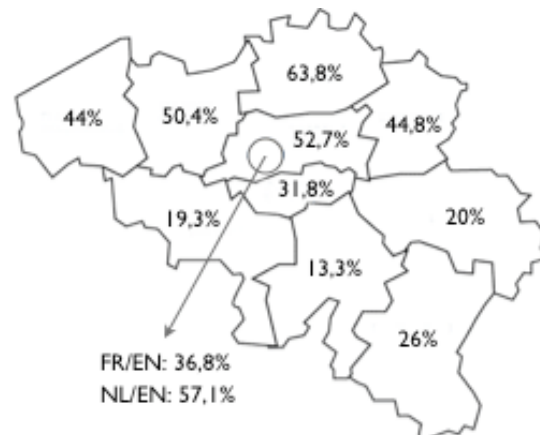
FIGURE 3: POURCENTAGE DE BELGES FRANCOPHONES ET NÉERLANDOPHONES QUI CONNAISSENT BIEN OU TRÈS BIEN L'ANGLAIS, PAR COHORTES D'ÂGE



Note : FR/EN et NL/EN représentent respectivement les francophones qui connaissent l'anglais bien ou très bien et les néerlandophones qui connaissent l'anglais bien ou très bien.

III. La variance du degré de connaissance d'anglais entre provinces néerlandophones est plus faible qu'elle ne l'est pour le français.

FIGURE 4: POURCENTAGE DE BELGES FRANCOPHONES ET NÉERLANDOPHONES BILINGUES EN ANGLAIS DANS CHAQUE PROVINCE



2. TENTATIVE D'EXPLICATION : LE RÔLE DES INTERACTIONS

Un scénario explicatif souvent avancé dans la littérature économique pour justifier ces écarts importants est basé sur les incitants individuels. L'origine de ces écarts provient alors d'une disparité dans les motivations d'apprentissage.

Pour Selten et Pool (1993), Church et King (1993), Shy (2001), et Gabszewicz et al. (2005), la décision d'apprendre une langue étrangère est le résultat d'une analyse coûts-bénéfices. Un individu décidera d'apprendre une langue si celui-ci juge que les bénéfices liés à la possibilité de communiquer avec de nouvelles personnes dépassent l'effort d'apprentissage. Dans cette note, nous prenons une approche légèrement différente, élaborée dans Van Parys et Wauters (2006), selon laquelle la volonté d'apprendre une langue étrangère dépend surtout de la fréquence avec laquelle nous nous attendons à interagir dans celle-ci. Sous cet angle, une langue étrangère possède d'autant plus de valeur communicative qu'elle est l'outil incontournable de nombreux échanges avec des interlocuteurs. La « *valeur communicative* » d'une langue étrangère est par conséquent corrélée :

1. positivement avec la probabilité d'interaction avec ce groupe linguistique. Cette probabilité est fonction, d'une part, du nombre d'utilisateurs de la langue, et d'autre part, de la mobilité des interlocuteurs de part et d'autre.
2. négativement avec la diffusion d'autres langues parmi ce groupe linguistique. Lorsque d'autres langues sont également largement diffusées à l'intérieur de ce groupe linguistique, seule la connaissance d'au moins une des langues communes est indispensable.

Cette double face de la valeur communicative s'appréhende aisément lorsqu'on examine l'intérêt croissant pour l'anglais. D'une part, le taux de pénétration croissant de l'anglais augmente considérablement les chances d'interaction, et d'autre part, aucune autre langue n'est suffisamment répandue parmi ces anglophones de naissance ou d'adoption pour l'égaliser dans son rôle de *lingua franca*. Ce concept permet également de clarifier le non-engouement, pourtant fréquemment annoncé, pour une langue localisée telle que le mandarin. Bien que le nombre de Chinois avec qui nous sommes amenés à interagir est

incontestablement grandissant, les seuls Chinois avec qui nous interagissons constituent les "cosmopolites" de Chine, qui ont dès lors probablement des bases suffisantes en anglais.

En ce qui concerne la situation du néerlandais en Belgique, nous sommes maintenant en mesure de comprendre pourquoi le néerlandais est moins séduisant aux yeux des francophones que le français ne l'est aux yeux des néerlandophones. L'apprentissage du français par les néerlandophones mène tout simplement à la disparition d'un nombre plus important de barrières linguistiques. Premièrement, parce que le français est la deuxième langue la plus diffusée en Europe⁵, alors que le néerlandais est très peu connu en dehors des Pays-Bas et de la Flandre⁶. Le français est donc utile aux néerlandophones au moins autant pour communiquer avec les Français, Italiens et Espagnols que pour communiquer avec les Belges francophones. Et deuxièmement, parce que le néerlandais possède d'autant moins de valeur communicative, et par conséquent d'attrait pour les francophones, que les néerlandophones sont extraordinairement polyglottes. Non seulement ils ont, comparé au reste de l'Europe non-francophone, une connaissance exceptionnelle du français, mais en plus la prééminence de l'anglais parmi les jeunes néerlandophones amène les jeunes francophones à diriger leurs efforts d'apprentissage linguistique vers l'anglais, plutôt que vers le néerlandais. Notons cependant que l'implémentation de politiques de territorialité linguistique⁷ en Flandre atténue la dévalorisation du néerlandais, du moins au sein de son territoire.

Comme le suggèrent les chiffres de la section 1.2, les francophones s'en sortent également moins bien en anglais. Une partie de l'explication, ici, est qu'une plus grande part des interlocuteurs nouvellement accessibles en anglais étaient déjà accessibles en français par les francophones, en raison du degré de diffusion important de leur langue maternelle. Cette diffusion étant principale-

⁵ Le français est connu bien ou très bien par 12,5% des Portugais, 12,2% des Italiens, 8,2% des Britanniques, 7,2% des Allemands, 7,1% des Espagnols.

⁶ Les Belges francophones sont le seul groupe à connaître en grands nombres le néerlandais. En effet, le pays non-néerlandophone de l'Union Européenne avec le plus grand nombre de néerlandophones est l'Allemagne avec 0,65%.

⁷ L'obligation d'usage et/ou de connaissance de la langue locale.

ment centrée sur la vieille Europe et surtout parmi les personnes les plus mobiles (et donc, celles avec qui ils sont les plus amenés à interagir), l'attrait de l'anglais aux yeux des Belges francophones est d'autant plus réduit.

Si la diffusion de la langue maternelle des francophones pèse lourdement sur le choix d'apprentissage des langues étrangères, elle ne détermine pas pour autant le nombre d'interactions auxquelles ils participent. Si les Belges francophones parlent moins bien les langues étrangères que les néerlandophones c'est peut-être également parce qu'ils ne participent pas à suffisamment d'interactions qui peuvent potentiellement se dérouler dans une langue étrangère. Ces interactions n'englobent pas uniquement les interactions inter-personnelles, mais aussi toutes les interactions dites « passives » (comme les pages du web ou encore les émissions télévisées en langue étrangère). Dans ce contexte, l'exemple le plus percutant est peut-être celui de la politique de sous-titrage de la télévision néerlandophone⁸. Le maintien de la langue d'origine des émissions grâce au sous-titrage constitue, en effet, une interaction quotidienne avec les langues étrangères pour les jeunes néerlandophones. Cette interaction leur permet non seulement de pratiquer la langue, mais surtout transforme ces langues scolaires en langues vivantes⁹.

Le sous-titrage est un exemple parmi d'autres, mais il permet d'illustrer intelligiblement la double influence qu'exercent les interactions sur l'apprentissage. Pratique d'un côté et motivation de l'autre. Cet exemple démontre également que le nombre d'interactions auxquelles nous sommes confrontés est aisément modifiable.

3. CONCLUSION

Une partie importante des écarts observés peut donc être attribuée à de fortes différences dans la structure des incitants d'apprentissage entre francophones et néerlandophones. Pour « preuve », lorsqu'on compare deux groupes linguistiques sur base de la même enquête qui font face à des incitants similaires les différences s'évaporent presque entièrement. Par exemple, la maîtrise de

l'anglais est très proche pour les Français (20,2%) et les Belges francophones. Tout comme les Allemands et les Autrichiens partagent des taux de connaissance de l'anglais relativement proches (respectivement 35,7% et 43,9%)¹⁰.

Néanmoins, réfléchir sur l'utilité d'un apprentissage accru du néerlandais par les francophones pour des raisons autres qu'en termes de bénéfices communicatifs est loin d'être inutile dans le contexte plurilingue de la Belgique. Et en ce qui concerne leur connaissance de l'anglais, il serait bon qu'ils anticipent la disparition graduelle du français comme langue étrangère dans une Europe qui s'élargit¹¹.



BIBLIOGRAPHIE

Church, J. and I. King (1993), Bilingualism and network externalities, *Canadian Journal of Economics* 26, 337-345.

European Commission (2006), Europeans and their Languages, *Special Eurobarometer 243/Waver* 64.3

Gabszewicz, Jean, Victor Ginsburgh et Shlomo Weber (2005), Biligualism and communicative benefits, manuscrit

Ginsburgh, Victor et Shlomo Weber (2006), La dynamique des langues en Belgique, *Regards Economiques* 42

Selten, R. and J. Pool (1991), The distribution of foreign language skills as a game equilibrium, in R. Selten, ed., *Game Equilibrium Models*, vol. 4, Berlin: Springer-Verlag, 64-84

Shy, O. (2001), *The Economics of Network Industries*, Cambridge : Cambridge University Press

Van Parys, Jonathan et Sven Wauters (2006), Interactions and Foreign Language Learning, manuscrit

⁸ Le rôle du sous-titrage est également discuté dans Ginsburgh et Weber (2006).

⁹ La cohorte des 15-24 ans NL/EN sur la FIGURE 3 (p. 3) en est une bonne illustration.

¹⁰ Ces chiffres émanent de la même enquête.

¹¹ Alors que dans l'Europe des 15, 23% des citoyens disent que le français est une langue importante à connaître, ce chiffre est seulement de 5% pour les 10 dix nouveaux pays entrants.